

Virginie Lauby

Nannig

Editions Chloé des Lys

A Maman

## Prologue

En descendant la rue principale, on arrive sur la digue par son côté gauche. Là, les terrasses des cafés s'étalent. Quelques chaises s'égareront près de la barrière blanche marquant le début de la plage. Plus loin, c'est le casino, et la piscine désertée en saison. La falaise sombre s'enfonce dans la mer... Au pied de la paroi rocheuse, des manèges enfantins, des trampolines, des lumières, des musiques, des rires, des voix...

La digue est pleine de monde comme tous les soirs où la journée a été chaude. Derrière le chuchotement des vagues montantes, les pas traînants des promeneurs raclent le début de la nuit. L'air est encore doux, une brise légère vient de la mer. Tout est noyé dans un bruissement léger. Les gens se frôlent, se touchent, s'entendent, se répondent. Ils se rapprochent, s'éloignent. Au rythme de la houle.

Au large, les éclairs se répondent aussi, guides nocturnes de vaisseaux fantomatiques.

On accède à la plage par un escalier en béton. La mer se rapproche à chaque mouvement de vagues grignotant le sable sec petit à petit. Les tentes de plage, alignées comme pour l'appel, attendent. La marée ne les touchera pas encore ce soir.

Ils sont là, eux aussi, attendant la marée. Droits, face à la mer, le regard tourné vers l'infini. Statues sombres, immobiles dans la pénombre du clair de lune et des lumières de la digue. Seuls sur la plage au milieu des noctambules venus admirer la mer, ils se taisent, savourant ces dernières minutes ensemble.

Loin à l'ouest, au large des côtes du Trégor, la merveilleuse cité engloutie d'Is somnole. Ses ondines s'ennuient et rêvent des amours des Hommes.

Nannig surtout. Cela fait trop longtemps qu'elle n'est pas retournée là-bas. Elle repense avec nostalgie à sa dernière escapade. Elle n'avait pu en profiter vraiment, enfin, pas autant qu'elle aurait voulu. Mais bientôt, elle pourra remonter. Alors, elle s'amusera de nouveau.

Le courant chaud venant du sud lui apporte l'annonce du prochain rendez-vous. En se préparant, elle sourit déjà.

## Chapitre Premier

Phil était arrivé à Saint-Malo par le train du matin. Il avait pris un taxi à la sortie de la gare puis était allé directement à son hôtel, à Dinard. Il y avait réservé sa chambre depuis plusieurs semaines déjà.

C'était la première fois qu'il venait en Bretagne. L'hôtel où il avait décidé de passer son séjour se trouvait au centre de la ville, dans le haut de la rue Levavasseur. D'apparence insignifiante, l'établissement semblait propre. C'était un petit immeuble clair de quatre étages. Le hall d'entrée faisait un contraste surprenant avec l'éblouissant soleil estival du dehors. La moquette aux grosses feuilles rouges sur fond noir assombrissait l'intérieur faiblement éclairé par de petites appliques. Au fond, un jeune homme boutonneux se tenait derrière le comptoir. Un étudiant embauché juste pour la saison, absorbé par la contemplation d'un énorme bouquin posé sur ses genoux.

— Bonjour, je m'appelle Philippe Collignon. J'ai réservé une chambre chez vous...

Levant à regret ses yeux de cocker de sa page, le guichetier finit par consulter son registre.

— Hum ? En effet, une réservation pour quinze jours, c'est ça ?  
Phil hocha de la tête.

— Chambre dix-sept, troisième, dit-il en lui tendant la clef. Y a un escalier au fond du couloir à gauche ou l'ascenseur là...

Phil le remercia puis, sa valise à la main, s'engagea dans le couloir sombre. Les tentures et la moquette épaisse atténuèrent le bruit de ses pas.

Sa chambre se trouvait en face de l'ascenseur. Adieu grasses matinées ! Il entendait déjà les lève-tôt de l'hôtel discutant derrière sa porte en attendant l'ascenseur.

Elle ressemblait à toutes les chambres d'hôtel de deuxième classe. Un grand lit trônait au milieu du mur de droite - il avait réservé expressément un lit pour deux... mais il était seul - flanqué de chaque côté d'antiques chevets au-dessus de marbre. Le morceau de tissu rouge tendu tel un rideau à la tête du lit mettait une touche d'originalité presque incongrue dans le décor poussiéreux. Salle de bains. Carrelage blanc hôpital. Le bleu du rideau de douche faisait tache. Face à la porte, la fenêtre. La lumière perçait à travers les jointures des volets. Lui, qui ne dormait bien que dans le noir absolu ! Enfin, maintenant qu'il était là... Évidemment, il aurait voulu que Laure soit avec lui.

Laure.

Il lui suffisait d'y penser pour la voir encore. Son doux visage, sa peau blanche, ses grands yeux sombres, ses cheveux souples, ses seins fermes, ses hanches pleines...

Laure.

Mais plus jamais, il n'attendrait son pas dans l'escalier, jamais il ne serrerait plus ses mains dans les siennes, ni ne sentirait son souffle dans son cou... Envolée. Partie. Disparue.

Pourtant, il avait cru qu'il pouvait faire sa vie avec elle. Ce ne fut qu'un printemps. Six mois de bonheur, c'était toujours ça. Mieux que la dernière fois en tout cas ! Le soir de leur rencontre elle lui avait parlé de la Bretagne, son rêve d'y aller, voir la mer, suivre les traces de Merlin. Il avait retenu une chambre à l'hôtel deux semaines plus tard. Il lui avait annoncé le soir de leur première dispute, trois mois avant. Cela n'avait pas suffi à la retenir.

Elle était partie.

Il n'allait pas encore pleurer pour elle. Il devait tourner la page. Il n'aurait aucune peine à la remplacer. Il n'était pas mal. C'est ce qu'on lui avait toujours dit. Le miroir lui reflétait l'image d'un jeune homme d'à peine plus de vingt ans - pourtant il approchait déjà des vingt-cinq – ses grands yeux verts lui donnaient un air doux, son front large et dégagé se bordait de cheveux châtain clair toujours ébouriffés. Il se sourit, faisant apparaître son irrésistible fossette sur sa joue parfaitement rasée. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'il allait l'attendre ? La regretter même ! Sûrement pas ! Il sortira tout à l'heure. Il fera un tour sur la plage. Et on verra ce qu'on verra !

Il posa son sac, sortit ses affaires et il ouvrit les volets. Sa chambre donnait sur une petite cour avec, en face, un immeuble bas. Il pouvait voir une grande partie de la ville. La journée était incroyablement belle.

Il était à peine onze heures. Une douche rapide pour chasser la fatigue du voyage et il redescendit au rez-de-chaussée. L'étudiant de l'entrée avait repris sa lecture, indifférent aux allées et venues des clients. La rue était baignée de soleil. Curieux comme on croit toujours que la Bretagne est un pays humide. Ce jour-là, pas un seul nuage ne voilait le ciel. Une petite brise soufflait, rafraîchissante.

Il descendit la rue Levavasseur jusqu'au boulevard Féart puis tourna vers la droite pour rejoindre le boulevard du Président Wilson. De là, on découvre la digue, la plage, la mer.

La marée était basse et tel un mirage, l'horizon ondulait. Sur le sable, les estivants étaient nombreux en cette fin de matinée, mais déjà certains se pressaient autour des tentes pour se changer avant d'aller déjeuner.

Phil s'accouda à la rambarde blanche de la digue. Derrière ses lunettes de soleil, il balaya du regard toute la plage. Beaucoup de familles. Trop. Il fit une petite moue dubitative. Décidément ce séjour s'annonçait terne.

Finalement, il se décida à aller manger. Un des nombreux restaurants du front de mer lui offrit une place à sa terrasse, face à la plage, en bordure d'allée.

Il s'installa confortablement, en attendant qu'on vienne prendre sa commande. Crêpe aux fruits de mer, il était en Bretagne. Le service était long à cette heure d'affluence et il n'avait pas très faim. Cela lui donnait tout le loisir d'observer son entourage.

Au bout de la digue, sur sa gauche, un homme d'une cinquantaine d'années à l'allure britannique était accoudé à la baraque « Aux gaufres belges ». Il regardait d'un œil gourmand les nymphettes qui s'ébrouaient à ses pieds. De l'autre côté, sur le mur de la piscine couverte, l'image d'Alfred Hitchcock toisait les passants. Déjà, la plage se remplissait de nouveau. La foule s'amassait en petits groupes de quatre, cinq personnes. La marmaille s'égaillait. À son tour, la mer était recouverte de têtes ondulant au gré des vagues. Quelques mains s'agitaient. Ça et là, des jambes émergeaient. L'horizon grouillait d'une multitude. Les cris, les rires se mêlaient au roulement des flots.

Fascinés par cette marée autant humaine qu'aquatique, ses yeux allaient d'un groupe à l'autre, ne sachant sur lequel s'attarder. Trop d'agitation. Trop de monde. Son esprit se vidait.

Enfin, il se tira de sa torpeur et retourna à l'hôtel se mettre en tenue de plage, prit un bouquin, une serviette...

Quand il s'était décidé à venir au bord de la mer, avec Laure, il ne savait pas vraiment nager. Elle, si. Il s'était alors astreint à aller régulièrement à la piscine. Il n'avait pas spécialement peur



de l'eau. Non, il n'avait seulement jamais eu l'occasion d'apprendre auparavant. C'était tout. Il avait suivi des cours de natation, à l'école, comme beaucoup. Mais il n'avait plus pratiqué depuis. Autant dire que tout était à refaire. Laure l'avait aidé. Elle l'avait encouragé pendant ces longs mois d'hiver. Elle l'avait soutenu dans tous ses efforts, sans même savoir que c'était pour elle qu'il les faisait. C'était l'époque où ils ne se quittaient plus. Et au bout de quelques semaines, grâce à un entraînement intensif, il avait acquis un niveau suffisant pour affronter les remous de la piscine du samedi après-midi. À présent, il se sentait prêt pour défier l'océan. Mais rien ne pressait...

Moins d'une demi-heure après il fut de nouveau sur la digue. Il préféra se mettre un peu à l'écart des familles. Il partit alors vers la piscine puis descendit sur la plage. Effectivement beaucoup de jeunes gens s'y amusaient. Certains plongeaient depuis la digue dans la piscine d'eau de mer, seul endroit offrant assez de profondeur pour effectuer ce genre d'exercice.

Phil s'installa tranquillement puis, à son tour, se plongea dans la lecture. De temps à autre, un cri, l'agitation alentour lui faisait lever les yeux. Rien n'attirait vraiment son regard. Il resta ainsi longtemps.

Il commençait à s'assoupir lentement quand un ballon lui frappa violemment le bas du dos. Il se retourna furibond, prêt à morigéner le sale gosse qui avait ainsi osé le déranger.

La silhouette qui se découpait sur le ciel bleu au-dessus de lui n'avait rien d'enfantine. Les hanches ceintes d'un paréo fleuri, une ombre visiblement féminine récupéra l'effronté ballon.

— Excusez-moi ! Vous n'avez pas eu mal ?

— Non, non. Pas de problème. Au contraire, je commençais à m'endormir...

— Vous devriez aller vous baigner, ça vous réveillerait !

— Oui, c'est une idée. Mais bon, je n'aime pas trop quand je suis seul.

— Eh bien, vous, c'est droit au but !

— Non, ce n'est pas ce que je voulais dire...

C'était une pivoine qui tentait de se mettre debout, histoire d'être à la hauteur de son interlocutrice.

— Bien sûr ! Je n'en crois pas un mot... bon si vous êtes tout seul, vous pouvez venir avec nous. Je m'appelle Solveg.

— Vous êtes bretonne ? Solveg, c'est un nom d'ici ça !

Petit sourire étonné de la jeune fille.

— Mon père est danois, ma mère de Saint-Malo. On peut donc dire que je suis bretonne, à moitié. Vous venez ?

Elle n'eut pas besoin de le lui dire deux fois. Elle était suffisamment jolie pour qu'il la suive n'importe où, blonde et bronzée à point, comme il les aimait. Elle l'entraîna vers un groupe de jeunes gens qui discutaient bruyamment un peu plus loin au pied d'un énorme rocher.

— Je vous ramène un solitaire, lança-t-elle

— Ver ou diamant ? demanda un dos bruni.

— À toi de juger ma chère !

Le dos se retourna. Phil s'arrêta. C'était, et de loin, la plus jolie fille qu'il ait pu croiser. Et Dieu savait s'il avait pu en croiser ! Des yeux d'un bleu si profond qu'ils en étaient presque noirs, dans un ovale parfait encadré par de courts cheveux bruns en bataille. Et un corps... Une déesse !

— Diamant, laissa tomber la beauté dans un demi-sourire.

Je suis Anne et toi ?

....